

# SAINT MARIN, MARTYR EN MAURIEUNE

731

Fêté le 24 novembre

Saint Marin naquit très probablement en Italie, vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Il fut un de ces vases de prédilection dans lesquels le Seigneur dépose, en les formant, le germe des plus douces et des plus sublimes vertus. Né d'une famille distinguée par sa noblesse et sa fortune, il sut, dès l'âge le plus tendre, estimer à leur juste valeur ces périssables vanités dont le monde fait tant de cas; et, convaincu de leur néant, il s'appliqua à acquérir une noblesse plus réelle et des richesses plus solides. L'angélique pureté de ses moeurs, sa piété sincère, son attention à éviter les fautes les plus légères, ravissaient d'admiration tous ceux qui le voyaient. Doué d'une intelligence vive et précoce, il retenait merveilleusement ce qu'on lui enseignait et surtout les exemples des Saints, qu'il était avide de connaître et qu'il s'efforçait d'imiter, selon les forces de son jeune âge et les exigences de sa position. Dans la crainte de dépasser la ligne souvent peu marquée du devoir, il se privait de bien des choses permises et mortifia son corps, avant d'avoir souillé la robe d'innocence dont il avait été revêtu à son baptême. C'est que la pénitence n'est pas seulement l'expiation nécessaire des fautes commises; elle est encore la meilleure sauvegarde contre les pièges du démon et les excitations de la concupiscence.

Le 7<sup>e</sup> siècle était témoin en Orient de beaucoup de malheurs dont gémissait la religion. C'était l'époque où les Mahométans y persécutaient le christianisme, et l'Occident se sentait menacé par eux : l'Italie, de son côté, n'était guère plus tranquille : les Lombards y portaient sans cesse la guerre aux petites principautés qui les entouraient; quelques-uns de leurs rois encore imbus de l'arianisme ne ménageaient pas les catholiques et faisaient de tristes ravages dans les pays trop faibles pour leur résister. Mais la Providence tire toujours du bien des maux qu'éprouvent ses enfants, et en présence de ces dangers les peuples comme leurs guides spirituels comprenaient le besoin de se rendre Dieu favorable. La piété florissait; de toutes parts des écoles étaient formées dans les monastères, et Rome, capitale du monde catholique, donnait l'élan à ces dispositions civilisatrices. C'était là surtout qu'en dépit des nombreux malheurs causés par la convoitise et les assauts des barbares, restait le foyer de la science et le rendez-vous de ceux qui la recherchaient. Ce fut là aussi que les parents du jeune Marin voulurent conduire leur fils pour développer dans son coeur et dans son esprit les précieuses qualités qu'ils y admiraient.

Arrivés dans la ville éternelle, ils eurent le bonheur de trouver pour le jeune homme un précepteur qu'ils n'auraient osé espérer. C'était un saint évêque, nommé Elydius, qui vivait à Rome, s'étant vu sans doute obligé de fuir devant les barbares qui dévastaient son diocèse : là, il attendait près du successeur de saint Pierre le moment où Dieu lui permettrait d'aller consoler et recueillir son troupeau dispersé. Quoi qu'il en soit, l'homme de Dieu utilisait de grands talents à l'éducation de la jeunesse. Il adopta son nouvel élève, et, séduit bientôt par l'étonnante aptitude qu'il découvrit en lui pour la science, et non moins par ses penchants vertueux, il n'épargna rien pour tirer de cette mine le trésor qu'elle pouvait donner. Sous un tel maître, tout répondait des progrès d'un tel disciple on vit Marin se former en peu de temps à la sainteté et aux connaissances humaines, si bien que n'ayant encore que vingt ans, et nonobstant la règle déjà observée dans l'Eglise qui n'admettait un clerc au sacerdoce qu'après sa vingt-cinquième année, celui-ci reçut le caractère sacerdotal. Il s'y refusait, il est vrai; sa conscience, éclairée sur les redoutables devoirs de cette grande charge, semblait l'autoriser à la craindre. Mais personne n'est bon juge de ces décisions pour soi-même, et il fallut céder aux douces exigences du prélat qui songeait de loin à procurer à son diocèse un sujet si capable d'édification et de dévouement.

La grâce du sacerdoce produisit dans le Saint comme un surcroît de sainteté nouvelle. Instruit par les exemples des confesseurs et des vierges, que la solide vertu ne s'entretient que par la mortification des sens, il redoubla ses jeûnes et ses macérations. Il passait des nuits en prière, et se privait même du nécessaire pour rapprocher plus parfaitement sa vie de la vie pénitente de l'Homme-Dieu. Ne fréquentant le monde que par devoir, il y paraissait d'autant plus utilement pour le salut des âmes; il y portait l'édification qui y suit toujours un bon prêtre, et s'attirait le respect et la confiance de tous.

Ainsi, il s'adonnait à toutes les vertus de son saint état lorsque son pieux protecteur Elydius fut appelé à une vie meilleure. Tout laisse croire que le prélat avait profité, pour revenir

dans son diocèse, des jours plus calmes que Dieu lui avait rendus, et qu'il y avait été suivi par Marin; car les auteurs de sa vie nous apprennent qu'après le digne pontife qui s'était fait comme son second père, on ne crut pas possible de lui donner un autre successeur que l'homme de sa droite, celui qui avait si bien profité de ses leçons. Ces projets du clergé et du peuple furent connus de Marin qui, effrayé d'une perspective à laquelle son humilité ne pouvait descendre, se hâta de quitter la ville et de prendre la route de la Bourgogne, après avoir disposé de tous ses biens en faveur des pauvres. Ce départ réalisait un plan dès longtemps arrêté par lui dans son cœur : il s'était promis de se cacher un jour dans l'obscurité paisible de la vie solitaire. Dieu semblait y inviter, et il se serait cru coupable de résistance à la grâce s'il n'eût profité de l'occasion qui lui était offerte.

Dieu le conduisit en Maurienne à un monastère consacré à la sainte Vierge, sous la règle de Saint-Benoît. Une multitude de moines y menaient la vie des anges. L'un d'entre eux principalement, le bienheureux Eusippus, était vénéré des habitants du pays comme leur bienfaiteur et leur modèle. C'était bien le lieu le plus solitaire que l'on pût trouver et le plus propre à porter l'âme aux grandes et saintes pensées : au-dessus du monastère, une montagne abrupte et sauvage; derrière, un plateau défriché par les moines et le long duquel s'échelonnent aujourd'hui les hameaux de deux communes; au dessous, un rocher taillé à pic; en face, une montagne aux flancs nus et tout semés de blocs de rochers arrachés par la tempête; entre les deux montagnes, au fond d'une étroite et profonde vallée, la rivière d'Arc, tantôt petite et paisible comme un ruisseau, tantôt large comme un fleuve, ou bruyante et furieuse comme un torrent; puis, au midi, les montagnes s'écartant pour faire place la ville de Maurienne et à la cathédrale de Saint-Jean-Baptiste. Ce lieu s'appelait Chandor (*monasterium Candorensis*). Le monastère était situé tout à fait au pied du mamelon sur lequel, trois siècles plus tard, si l'on en croit la tradition, Bérold de Saxe fit bâtir la tour qui porte encore son nom, afin d'arrêter les incursions du marquis de Suse. On changea alors le nom de Chandor en celui de château d'Hermillon (*castrum Hermelionis*), du nom de la commune qui est au bas de la montagne, de l'autre côté du mamelon. Aujourd'hui, la commune qui s'est formée auprès du château de Bérold et de l'antique monastère de Chandor, s'appelle simplement *Le Châtel*.

L'abbé de Chandor était un saint homme et se nommait Erilius. Ayant appris de notre Saint pour quels motifs il avait quitté le diocèse où la Providence l'avait d'abord conduit, il le pria instamment de rester dans son monastère. Marin y consentit d'autant plus volontiers que, dès son arrivée, il avait été touché du recueillement et des grandes austérités que l'on y pratiquait. Devenu l'humble frère de ces fervents religieux, il en fut bientôt le modèle; si bien qu'Erilius, qui, dans ses entretiens avec lui, n'avait pas tardé à découvrir quels trésors de science étaient cachés sous cette profonde humilité, le chargea de l'enseignement de l'Écriture Sainte et de la théologie. Marin remplit cette charge importante pendant une année, avec le plus grand succès; car il joignait à de vastes connaissances le talent de s'adapter à la capacité de ses élèves, de mesurer à chacun la part d'instruction qu'il pouvait saisir et de donner à la vérité l'aspect qui lui convenait. En même temps, il se regardait comme le dernier de tous et affligeait son corps par un redoublement de prières et de macérations.

Cependant sa réputation toujours croissante lui inspirait des alarmes. Son nom était connu au loin; on ne parlait dans le pays que de la sainteté et du savoir du bénédictin de Chandor; on venait à lui de toutes parts pour le consulter comme un oracle et l'admirer comme un Saint. Tant d'honneurs fatiguaient, épouvantaient son humilité; il craignait l'écueil funeste de la vaine gloire et sentait chaque jour s'accroître le désir de la solitude. «Quoi !» se disait-il à lui-même, «j'ai abandonné les pompes du siècle, et le siècle m'a abandonné; faut-il que maintenant il me poursuive de son vain bruit et que je sois exposé à me laisser prendre à ses illusions que j'ai tant méprisées !»

Un soir qu'absorbé par ces pensées il avait été surpris par le sommeil, la sainte Vierge, accompagnée des apôtres, lui apparut et lui dit : «Marin, Marin, ce que vous voulez faire, faites-le promptement; car bientôt vous aurez beaucoup à souffrir pour le nom du Seigneur». Aussitôt que le matin fut venu, il alla trouver Erilius et le pria de lui permettre de se retirer en quelque endroit de la montagne, où, séparé des hommes, il pût vaquer uniquement à la prière et à la méditation des vérités éternelles. Cette demande jeta l'abbé dans une grande perplexité. D'une part, il ne voulait pas s'opposer à la volonté de Dieu; de l'autre, la pensée de se séparer du Saint l'affligeait vivement. La journée se passa dans cette incertitude. Mais, la nuit suivante, il eut une vision dans laquelle saint Benoît lui ordonna de laisser Marin faire ce qu'il désirait, parce que le temps n'était pas éloigné où il aurait beaucoup à souffrir pour Jésus Christ. Erilius se soumit; il fit appeler notre Saint et lui donna toute permission de suivre l'attrait de la grâce.

Marin se construisit une cellule sur une saillie de rocher, à mi-côte du mamelon que couronne la tour de Bérold. Il la sanctifia par un jeûne rigoureux de trois jours, qu'il aurait prolongé davantage si Dieu n'avait renouvelé en sa faveur le miracle qu'il opéra autrefois dans le désert pour saint Paul, patriarche des solitaires. Deux ours arrivèrent, portant chacun une ruche pleine de miel, qu'ils déposèrent devant le serviteur de Dieu; puis, se couchant à ses pieds, ils se mirent à les lécher, comme pour l'inviter à goûter de la nourriture que le Seigneur lui envoyait. Il rendit grâces à Dieu et, après avoir restauré ses forces affaiblies par une si longue abstinence, il ordonna aux messagers de la Providence de se retirer et de revenir chaque jour avec les bienfaits du ciel. Les deux ours obéirent et, depuis, ils ne manquèrent pas un jour d'apporter deux petits pains au saint ermite. Chaque fois, avant de s'en aller, ces bêtes féroces, devenues aussi douces que des agneaux, lui léchaient les pieds, en témoignage de leur respect et de leur soumission. Absorbé dans la contemplation des choses célestes, Marin semblait n'appartenir plus à la terre; sa vie n'était plus celle d'un homme, c'était un ange revêtu d'un corps humain. Il n'avait qu'un désir, celui de donner sa vie pour l'amour de Jésus Christ, qui a donné la sienne pour le salut des hommes, et, quoique son humilité lui persuadât qu'il était indigne d'une telle grâce, la plus grande que Dieu puisse accorder à ses serviteurs, il ne cessait cependant pas de la demander et de s'y préparer par un redoublement de ferveur et d'austérités. Une voix intérieure lui disait que ses prières seraient exaucées, comme la sainte Vierge le lui avait prédit.

Il y avait quatre ans que Marin vivait entièrement séparé du monde, n'ayant de commerce qu'avec le ciel, quand les Sarrasins envahirent les provinces qui formaient le royaume de Bourgogne, pillant, brûlant, massacrant tout ce qui se trouvait sur leur passage, poursuivant surtout les prêtres et les religieux. Ils arrivèrent au monastère de Chandor, dont tous les religieux s'étaient enfuis dans les montagnes et qu'ils voulurent incendier; mais Dieu ne le permit pas. Ils détruisirent tout ce qui leur tomba sous la main et se dirigèrent vers la ville de Maurienne, pour lui faire subir le même sort qu'à tant de villes et de villages dont il ne restait plus que des ruines fumantes. Le chemin qu'ils suivaient pour descendre dans la plaine et traverser l'Arc les conduisit tout près de l'ermitage de saint Marin.

Alors un ange lui apparaît et lui ordonne, de la part de Dieu, d'aller au-devant des barbares et de leur prêcher Jésus Christ. Le Saint, transporté de joie en voyant que ses plus ardents désirs vont être accomplis, sort de sa cellule; il s'avance à la rencontre des Sarrasins, leur reproche hardiment leur cruauté et leur annonce qu'il ne peut y avoir de salut pour eux s'ils ne croient en un seul Dieu en trois personnes, et en Jésus Christ son fils unique. Ceux-ci s'arrêtent, étonnés de tant d'audace; puis, revenus de leur surprise, ils s'emparent de Marin, lui lient les mains et le conduisent à leur chef, que les légendes nomment Requerem ou Acquirinus. A peine le serviteur de Dieu est-il arrivé en présence du tyran, que ses liens se rompent et que ses gardes sont renversés à terre. A la vue de ce miracle, Requerem s'écrie : «Que prétends-tu faire ? T'imagines-tu me vaincre par tes arts magiques ? Renonce à ton Dieu, adore le mien, et tu éprouveras les effets de la munificence d'Engald, mon roi; il te fera grand parmi nous et te donnera l'autorité sur les provinces de son empire». – «Je n'ai que faire de vos trésors», répond le martyr; «j'en ai de plus précieux et de plus assurés, que la rouille et les vers ne dévorent pas». – «Prends garde à ce que tu fais», réplique le Sarrasin, rendu furieux par le courage du confesseur de Jésus Christ; «renonce à ton Dieu, sans quoi je châtierai ton obstination par les plus cruels supplices et tu périras d'une mort affreuse». Mais Marin ne s'émeut pas de ces menaces. «Notre roi», dit-il, «sait adoucir les souffrances de ses soldats et changer leurs tourments en une gloire éternelle».

Requerem fait jeter le Saint dans une fournaise ardente. Mais le Seigneur, qui sauva Daniel de la gueule des lions et les trois enfants des flammes de la fournaise, y descend avec le martyr; on entend celui-ci chanter tranquillement, au milieu des flammes, les louanges de Dieu. Requerem le condamna à être décapité, ce qui fut exécuté à l'instant. Marin présenta lui-même sa tête au bourreau et alla recevoir au ciel la double couronne de la pénitence et du martyre, le 24 novembre 731.

## CULTE ET RELIQUES

Les religieux de Chandor recueillirent le corps du saint Martyr et le déposèrent dans leur église, où Dieu manifesta par de nombreux miracles la gloire de son serviteur. Mais, à la fin du 8<sup>e</sup> siècle, Charlemagne, ayant fait bâtir le monastère de Saint-Savin dans le Poitou, l'enrichit d'un grand nombre de reliques et, entre autres, de celles de saint Marin. A Saint-Savin, comme en Maurienne, notre Saint récompensa la dévotion des peuples par des témoignages multipliés

de son crédit auprès de Dieu. Puis vinrent, au 9<sup>e</sup> siècle, les invasions des Normands, qui, descendus sur les côtes de France, s'avancèrent dans l'intérieur et dévastèrent le Poitou. Les religieux durent alors songer à soustraire les reliques de leurs églises à d'irréparables profanations. Ceux de Saint-Savin portèrent à Bourges le corps de saint Marin. Forcés plus tard de le soustraire à un nouveau danger, ils le cachèrent sous le pavé de leur église, en ayant soin de ne laisser aucun indice qui pût le faire découvrir. Il resta ainsi entièrement oublié jusqu'en 1020, où Odon, prieur du monastère, ayant obtenu la permission de l'abbé Gongaud et reçu une somme considérable d'Aymone, comtesse de Poitou, fit réparer et agrandir l'église. En enlevant les fondations de l'ancien édifice, on trouva les saintes reliques, qui furent de nouveau exposées à la vénération des fidèles.

Mais vinrent les guerres des Anglais aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles ; après elles, au 16<sup>e</sup>, les Protestants déchirèrent le sein de l'Eglise par des excès non moins lamentables. Les raisons ne manquèrent pas de craindre les uns et les autres et de garder contre leurs attaques le saint dépôt : il fallut donc le protéger encore en le faisant disparaître. Les infortunes de l'abbaye, la dispersion des moines dans les malheureuses années 1562 et 1563 laissèrent longtemps la basilique privée de son culte et de ses Saints. Enfin, Dieu permit qu'on retrouvât le tombeau de saint Marin en 1670, recouvert d'une maçonnerie qui l'avait dérobé à tous les regards. Le saint corps reposait dans un cercueil de pierre sur lequel était gravée cette inscription en latin : Ici repose Marin, l'illustre martyr. Le tombeau était entouré de chaînes de fer. Etait-ce une simple précaution qui avait dû garder le pieux monument contre toute ouverture illégitime, lorsqu'il était exposé dans l'église Abbatiale ? Ne seraient-ce pas aussi peut-être ces chaînes à jamais vénérables dont les mains du Bienheureux avaient été chargées par les Sarrasins ? Il y a peu de temps encore, une portion de cette chaîne était conservée dans la sacristie de l'église devenue paroissiale ; elle a disparu tout à coup.

L'inscription apposée sur le cercueil de saint Marin est d'autant plus remarquable qu'elle est conçue dans les mêmes termes que celle qu'on lit encore sur la tranche d'une table d'autel placé dans l'abside orientale, appelée de temps immémorial Chapelle de Saint-Marin. Tout porte à croire que cet autel date ou de l'arrivée du saint corps à l'abbaye vers l'an 800, ou de la première découverte qu'on en fit en 1020, et après laquelle on dut lui restituer tous les honneurs d'un culte solennel.

Le 16 juin 1671, après que l'heureuse découverte, faite l'année précédente, eut été authentiquement constatée d'après les règles ecclésiastiques, les ossements sacrés furent solennellement retirés du sépulcre et placés sur le vieil autel dont nous venons de parler, dans une châsse dorée qu'on y peut voir encore. Mais comme tant d'autres, cette châsse, d'un joli travail de sculpture en bois qui indique bien le siècle de Louis XIV, est vide aujourd'hui des moindres restes de ce trésor. La Révolution de 1792 ne les a pas plus épargnés que tant d'autres, et la petite ville, dépouillée alors, regrettera toujours de n'avoir pas compris assez tôt que l'impiété est aussi une espèce de barbarie.

En 1857, Mgr Pie, après un mûr examen des faits que nous venons de rapporter, a voulu que l'église de Poitiers, en retrouvant la trace de ce puissant protecteur, lui rendit les mêmes honneurs que nos pères, et que son culte fût maintenu dans l'église de Saint-Savin. Plus heureuse que l'église de Saint-Savin, celle du monastère de Chandor, devenue église paroissiale du Châtel, a conservé un petit os de saint Marin. Elle célèbre aussi sa fête le 24 novembre, jour anniversaire de son martyr.

Sur l'emplacement de la cellule du Saint, s'élève depuis des siècles une petite chapelle qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est de nombreux témoignages de la reconnaissance des malades qui y vont recourir à l'intercession du Saint.

Tiré de la *Vie des Saints du diocèse de Poitiers*, par M. l'abbé Auber, et de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne*, par M. l'abbé Truchet. Chambéry, 1867.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 13